

JOY, Richard J., *Languages in Conflict: The Canadian Experience*, with a preface by Frank G. Vallée. The Carleton Library, no 60. McClelland and Stewart Limited, Toronto/Montréal, 1972. 154 p. \$2.50.

Charles Castonguay

Volume 28, numéro 2, septembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303356ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303356ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castonguay, C. (1974). Compte rendu de [JOY, Richard J., *Languages in Conflict: The Canadian Experience*, with a preface by Frank G. Vallée. The Carleton Library, no 60. McClelland and Stewart Limited, Toronto/Montréal, 1972. 154 p. \$2.50.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(2), 276–280.
<https://doi.org/10.7202/303356ar>

JOY, Richard J., *Languages in Conflict: The Canadian Experience*, with a preface by Frank G. Vallée. The Carleton Library, no 60. McClelland and Stewart Limited, Toronto/Montréal, 1972. 154 p. \$2.50.

Publié d'abord en 1967 aux frais de l'auteur, *Languages in Conflict* est un des rares livres traitant de front et de façon scientifique le conflit des langues au Canada. La démarche de l'auteur lui permet, à partir d'une évaluation assez fouillée du passé et du présent, d'offrir une perspective d'avenir des langues anglaise et française au Canada. Articulant avec un doigté remarquable les chiffres et les sciences humaines, M. Joy tire des recensements canadiens de 1871 à 1961 la vision d'un Canada à venir où se côtoieraient deux unilinguismes, un Canada linguistiquement polarisé où une zone bilingue longeant les frontières québécoises séparerait un Québec de plus en plus unilingue français des neuf autres provinces unilingues anglaises.

Dans son étude, l'auteur a su utiliser des barèmes d'évaluation aussi pertinents qu'originaux. Il a mis au point, par exemple, une méthode ingénieuse pour estimer la tendance des transferts linguistiques chez la jeune génération des minorités françaises à l'extérieur du Québec. Il exploite le tirage et la situation financière des journaux de ces mêmes minorités pour mesurer leur dynamisme culturel. Redonnant ainsi aux chiffres leur dimension humaine, son livre se lit comme un roman pour qui s'intéresse le moins à cette question.

Mais aussi bien le dire tout de suite. Le recensement de 1971 ne confirme qu'une moitié de la thèse hardie de M. Joy.

On dirait que la magnitude de la tâche que l'auteur s'est donnée, soit de broser pour le centenaire canadien une grande fresque historique et, somme toute, assez réconfortante pour tous de la situation linguistique au Canada, a détourné son attention de plusieurs détails de la réalité linguistique contemporaine qui n'entraient pas dans son schéma global. Nous réviendrons par la suite sur l'infidélité du paysage présenté par l'artiste: pour le moment, contemplons sa belle symétrie.

M. Joy distingue quatre grandes phases dans l'évolution du français en Amérique. La première est celle de la colonisation et des explorateurs, la deuxième, la période catastrophique de 1755 à 1765, suivie, en troisième lieu, d'une nouvelle expansion au 19^{ème} siècle sous la pression démographique d'une population rurale très prolifique. Vint enfin la dernière phase, celle du repli du fait français vers les frontières du Québec.

L'auteur explique l'expansion facile du Canada français au 19^{ème} siècle par l'accueil que faisaient à la main-d'œuvre bon marché canadienne-française les propriétaires anglophones des industries manufacturières, et par le désir des fermiers anglais des Cantons de l'est et de la vallée de l'Outaouais de vendre leurs fermes afin de partir pour les terres plus fertiles de l'Ouest. C'est ainsi que minoritaires au départ à Montréal et dans le sud et l'ouest du Québec, les francophones devinrent partout majoritaires, sauf dans Brome et Pontiac, et remplacèrent même les Anglais en Ontario dans Prescott et Russell.

Au tournant du siècle, cependant, l'immigration européenne entra en compétition, et la saignée des francophones vers les villes industrielles de la

Nouvelle-Angleterre ruina à jamais l'espoir d'un Canada français s'étendant de l'Atlantique au Pacifique. En 1901, il y avait 850,000 Canadiens français aux Etats-Unis pour 1,650,000 au Canada, et de ceux-ci, seulement 23,000 habitaient le territoire à l'ouest de l'Ontario. Les frontières ultimes de l'expansion française se stabilisèrent donc vers 1930 le long de l'axe Sault-Ste-Marie-Cornwall-Moncton.

Nombreux sont les facteurs invoqués par M. Joy pour expliquer la dernière phase, celle du repli du français du côté québécois de cet axe, entre autres la migration, le taux de natalité, les coûts de l'éducation, la langue de travail, la mobilité croissante de la population, l'urbanisation, les mass-média, les mariages mixtes et l'avancement socio-économique. Après chaque tableau statistique, l'auteur cherche une explication du phénomène observé en puisant dans ce riche répertoire de variables sociales, économiques et politiques. En particulier, il appuie sa prédiction de la francisation progressive du Québec sur le réveil de la majorité québécoise suite à la révolution tranquille.

L'argument est donc extrêmement bien étalé.

Mais autant les résultats du recensement de 1971, rendus publics en 1973, confirment-ils l'assimilation accélérée des minorités françaises éloignées du Québec — à l'extérieur du Québec et de l'Acadie, 46 pour cent des jeunes francophones préfèrent à l'âge adulte utiliser l'anglais en famille — autant nous font-ils douter de la francisation du Québec. Car la comparaison des données du recensement sur la langue maternelle (la première langue apprise) et sur la langue d'usage (celle parlée à la maison au moment du recensement) démontrent de façon très consistante une légère tendance vers l'anglicisation au Québec même.

Cette question sur la langue d'usage permet pour la première fois dans l'histoire du Canada de mesurer avec précision les transferts d'un groupe linguistique à un autre. Les réponses montrent qu'au Québec, quel que soit le groupe d'âge, il y a un plus grand nombre de francophones qui s'anglicisent que d'anglophones qui se francisent. D'autre part, et ceci vaut également pour tous les groupes d'âges, les immigrants des autres groupes linguistiques préfèrent utiliser l'anglais au foyer, et ce phénomène va en s'accroissant. Même les jeunes Italiens au Québec optent maintenant majoritairement pour l'anglais (voir C. Castonguay, *Mémoire à la Commission parlementaire pour l'étude du projet de loi 22*, juin 1974: copie disponible sur demande au Département de mathématiques, Université d'Ottawa).

Il est significatif que tout récemment encore, dans une évaluation superficielle des résultats du recensement de 1971, M. Joy conclut qu'au Québec, "le français est très fort et la survivance de la langue dans cette province n'est menacée que par la dénatalité" (*Le Devoir*, 19 juillet 1973).

Or le gain apparent du français sur lequel M. Joy fonde son évaluation est dû au fait que jusqu'en 1971, le nombre d'immigrants optant pour le français au Québec dépassait légèrement le nombre de francophones anglicisés. La tendance des transferts linguistiques montre que si les règles du

jeu linguistique au Québec ne sont pas profondément transformées, même cette apparence de santé du français sera très prochainement annulée.

Le désir de M. Joy d'offrir une perspective au moins partiellement réjouissante aux deux groupes linguistiques majeurs fausse ainsi sa perception de la réalité encore aujourd'hui. Dans son livre, la politique prend le dessus sur le scientifique dans l'évaluation de la situation des langues au Québec et dans la zone bilingue, empêchant l'auteur d'être suffisamment attentif aux détails qui indiquent, par exemple, que loin d'être en équilibre, la zone bilingue est une véritable zone d'anglicisation.

La vision de M. Joy obstrue sa vue jusqu'à la contradiction. Ainsi, il prévoit qu'à l'avenir l'importance relative des deux groupes majeurs au Canada pourrait rester stable (135), tout en signalant que l'importance relative de la population va en décroissant (139). En autant qu'il est vrai que le Canada français se résume de plus en plus au Québec, ces deux affirmations ne peuvent être vraies en même temps.

Voici rapidement un certain nombre d'erreurs d'observation allant toutes dans un même sens. Gardons à l'esprit que M. Joy est né à Montréal et habite aujourd'hui Ottawa, donc qu'il devrait bien connaître les milieux montréalais et outaouais.

M. Joy cite l'Université d'Ottawa comme une université française (40), quand en fait elle est une institution bilingue. Deux de ses plus importantes facultés, d'ailleurs, celles de médecine et de sciences et génie, sont unilingues anglaises.

Il mentionne l'appui de la population québécoise de l'Outaouais au journal *Le Droit*, mais présente ce dernier comme le journal des Franco-Ontariens (66). Or sans les lecteurs québécois, ce journal ne pourrait être rentable, car les deux tiers de son tirage se vendent actuellement au Québec.

M. Joy explique l'affaiblissement du contingent francophone d'Ottawa uniquement par l'émigration vers Hull des jeunes Franco-Ontariens (113). Or ce n'est un secret pour personne que l'assimilation existe à Ottawa ! Le recensement de 1971 montre que 30 pour cent des jeunes adultes francophones qui demeurent à Ottawa parlent anglais en famille.

Suite à ces erreurs, M. Joy est trop optimiste quant à la survivance du français dans l'est de l'Ontario (121-122). D'autre part, "emigrate or assimilate" est la perspective d'avenir qu'il offre de l'Acadie (133). Le dernier recensement montre au contraire que le taux d'anglicisation dans l'est ontarien est plus que le double de celui de l'Acadie.

Il faut se demander, aussi, pourquoi l'auteur inclut le comté de Renfrew dans sa zone bilingue (19). Est-ce pour offrir une illusion réconfortante de continuité entre le nord et l'est ontariens ? En 1971, les francophones ne comptaient plus que pour 2 pour cent de ce comté, 65 pour cent de sa nouvelle génération francophone s'étant anglicisés.

M. Joy présente aussi l'île de Montréal comme un territoire en équilibre linguistique. Il souligne qu'il y a autant d'unilingues anglais que d'unilingues français sur l'île (12), et que l'axe de la rue St-Laurent la divise en deux composantes symétriques où les deux langues sont utilisées dans des proportions exactement renversées (103).

Une telle présentation ne relève pas le fait que le pourcentage de francophones bilingues à Montréal est supérieur à celui des anglophones bilingues, même si les francophones sont majoritaires sur l'île. Si 45 pour cent des habitants à l'ouest de l'axe St-Laurent savent parler français, c'est qu'un bon nombre de ceux-ci sont francophones au départ; et si 45 pour cent de la population à l'est de la rue St-Laurent peuvent parler anglais, c'est dû en grande partie au bilinguisme des francophones. L'auteur rate une autre occasion de relever ce bilinguisme des francophones en parlant des adultes montréalais (107).

Pour des raisons inconnues, M. Joy prédit que les immigrants qui choisiront de demeurer à Montréal s'intégreront de plus en plus au groupe français, et que ceux qui préféreront élever leurs enfants en anglais poursuivront leur route vers l'Ontario. Il prévoit enfin une diminution continue dans l'importance relative de l'anglais à Montréal (109).

Tout ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que le dernier recensement appuie l'hypothèse contraire. En fait, un nombre non négligeable de francophones mêmes ont opté pour l'anglais en famille. Aussi, la migration nette anglophone déficitaire prévue par l'auteur (139) ne s'est pas encore manifestée. C'est plutôt le groupe francophone du Québec qui accuse un bilan migratoire déficitaire entre 1961 et 1971.

On peut insister sur le fait qu'en 1967, M. Joy ne disposait pas d'un outil aussi précis et sensible que sont les données de 1971 sur la langue maternelle et la langue d'usage. On s'explique tout de même mal comment un habitué de la scène montréalaise et outaouaise aurait pu se méprendre à un tel point sur l'orientation profonde des transferts linguistiques.

Tout en restant un ouvrage indispensable pour qui veut aborder une étude sérieuse de l'évolution de la situation linguistique canadienne, et surtout des facteurs qui sous-tendent cette évolution, *Languages in Conflict* est néanmoins un livre à récrire complètement à la lumière des nouvelles données beaucoup plus précises de 1971.

Ce ne sera pas la première fois dans l'histoire de la science qu'une théorie élaborée patiemment et avec amour à partir de données disponibles soit appelée, quelques années plus tard, à une révision déchirante imposée par une nouvelle rencontre de l'homme avec la réalité.

Département de mathématiques
Université d'Ottawa

CHARLES CASTONGUAY